

La symbolique de l'émigration footballistique dans *Loin de Douala* de Max Lobe

Ateufack Dongmo Rodrigue Marcel

Université de Dschang, Cameroun

rodrygashy@gmail.com

ORCID iD: 0009-0006-9636-6681

Kengne Gatsing Lucie

Université de Dschang, Cameroun

luciekengne76@gmail.com

ORCID iD: 0009-0001-5217-9159

Résumé : *Loin de Douala* du Suisso-camerounais Max Lobe raconte l'histoire d'un jeune camerounais qui décide de gagner l'Europe de façon clandestine dans la perspective de réaliser son rêve de footballeur professionnel. En arrière-plan, l'œuvre présente un contexte national structuré par l'orthodoxie coloniale, marqué par de nombreux drames et une classe dirigeante nombriliste. Suivant une perspective postcoloniale qui emprunte la démarche de l'analyse du discours littéraire, la présente étude questionne la symbolique de l'émigration footballistique dans cet univers diégétique où les intérêts particuliers priment sur l'intérêt collectif. À partir des similitudes entre un Contrat social et un Contrat sportif, elle montre que l'émigration footballistique dans ce roman relève à la fois d'un témoignage de la défaillance du corps social et d'une métaphore de cette défaillance. La peinture des tensions sociopolitiques dans les sociétés postcoloniales africaines et camerounaise précisément accorde à ce roman un positionnement énonciatif en rupture avec le discours dominant qui attribue exclusivement les drames des postcolonies africaines à des causes exogènes.

Mots clés : Orthodoxie coloniale ; Drames post-coloniaux ; Émigration ; Contrat social

Abstract: *Loin de Douala* of the Swiss-Cameroonian Max Lobe tells the story of a young Cameroonian who decides to enter Europe illegally in order to fulfill his dream of becoming a professional soccer player. In the background, the work presents a national context structured by colonial orthodoxy, marked by numerous tragedies and a self-centered ruling class. Following a postcolonial perspective that borrows from the approach of literary discourse analysis, this study questions the symbolism of football emigration in this diegetic universe where individual interests take precedence over the collective interest. Based on the similarities between a social contract and a sports contract, it shows that soccer emigration in this novel is both a testimony to the failure of the social body and a metaphor for this failure. From the portrayal of these facts, the novel bears the enunciative position that breaks with the dominant discourse attributing the tragedies of African postcolonies and Cameroonian society in particular to exogenous causes exclusively.

Keywords : Colonial orthodoxy ; Postcolonial tragedies ; Emigration ; Social contract

Introduction

*Loin de Douala*¹ (LD) est un roman de Max Lobe qui associe le thème du football à celui de l'émigration dans un univers diégétique dysphorique, structuré par une logique clanique qui va de la famille à la société. Le personnage principal de ce roman est confronté à un environnement d'autant plus hostile qu'il constitue un obstacle à cette passion footballistique qui l'habite depuis la cellule familiale. Dans sa définition de la culture comme un ensemble de « pratiques [qui comportent entre autres] les arts de la représentation revêtant souvent des formes esthétiques dont l'une des finalités essentielles est le plaisir » (Said, 2000, p.14). Edward W. Said fait observer que celle-ci « est une sorte de théâtre où

¹ Il importe ici de préciser que, faute d'accès à la version papier de ce roman, nous avons travaillé sur sa version numérique qui n'était pas numérotée et que nous avons dû numéroter manuellement à partir de la toute première page du récit, c'est-à-dire en excluant les pages d'escorte.

diverses causes politiques et idéologiques s'apostrophent et [se battent] » (Said : *Ibid.*). Penser l'objet culturel qu'est le roman comme un lieu d'affrontements politiques et idéologiques c'est le considérer comme un *acte discursif* avec un *positionnement énonciatif*². Il convient à ce propos de souligner avec Dominique Maingueneau (2005) que le texte littéraire est un discours à part entière que l'« on peut aborder [...] en partant de la linguistique, de la théorie littéraire, etc. ». C'est à partir de ce postulat que nous envisageons de questionner la symbolique de l'impossibilité de pratiquer le football dans un univers diégétique structuré par des logiques claniques et la culture de la prédation qui font primer les intérêts particuliers sur l'intérêt général. La préoccupation à démêler c'est précisément le sens que prend l'impossibilité de pratiquer un jeu collectif comme le football dans un contexte sociopolitique post-colonial où le sens du collectif est profondément mis à mal par des logiques relevant du clanisme et de la prédation. Il s'agira d'aborder le discours de l'œuvre sur la problématique migratoire en partant d'une approche postcoloniale révélatrice de la façon dont le fait colonial continue de nourrir les comportements et les pratiques artistiques dans une société anciennement colonisée. La méthode analytique consiste précisément à établir un parallèle entre, d'une part, la défaillance du corps social qui résulte d'une situation d'énonciation marquée par l'orthodoxie coloniale et, d'autre part, le discours migratoire de l'œuvre qui rend compte de l'impossibilité du héros de ce roman à pratiquer localement sa passion footballistique. À travers une scénographie qui institue la continuité post-coloniale d'une orthodoxie coloniale induisant des conséquences sociopolitiques et culturelles défavorables à la cohésion sociale, *LD* présente en effet un cadre romanesque où l'impossibilité d'un jeune footballeur de vivre localement de sa passion se lit à la fois comme une défaillance du corps social et comme une métaphore de cette défaillance. C'est, du moins, la démonstration que le présent article se propose de faire suivant une perspective d'analyse postcoloniale qui emprunte à la méthode de l'analyse du discours littéraire.

1.

1. Scénographie francodexe et drames post-coloniaux

La Méthode d'analyse du discours littéraire telle que définie par Dominique Maingueneau (2024, p.5) conçoit le fait littéraire comme un discours à part entière « où le dit et le dire, le texte et le contexte sont indissociables ». Elle prescrit par conséquent de déterminer le cadre énonciatif d'une œuvre littéraire pour pouvoir en dégager la signification. Il ressort de la trame textuelle de l'œuvre que le cadre énonciatif de *LD* est essentiellement bipolaire. Cette bipolarité aux conséquences sociales dramatiques est consubstantielle à une reconduction tacite de l'orthodoxie coloniale à une époque post-coloniale.

1.1- Une scénographie occidentalocentrée

La notion de scénographie fait principalement référence à la diégèse, c'est-à-dire au binôme espace-temps dont émerge le discours du roman et qui détermine ce discours, mais aussi à la figure énonciative dudit roman. C'est « la scène de parole que le discours présuppose pour pouvoir être énoncé et qu'en retour il doit valider à travers son énonciation » (Maingueneau, 2004, p. 192). Le discours de *LD* émerge d'une *scénographie occidentalocentrée*, entendons une scène de parole littéraire se caractérisant par un espace-temps qui se veut africain et post-colonial, structuré par une orthodoxie coloniale dont les drames légitiment et fondent à la fois, par effet de contraste, le positionnement anti-impérialiste de l'œuvre.

1.1.1- Une topographie bipolaire

LD a les allures d'un polar de par son intrigue ficelée autour d'une enquête. Toutefois, il ne s'agit pas d'une enquête policière, notamment parce que l'histoire se déroule dans un pays où la police est défaillante, obligeant les citoyens à se substituer à elle. C'est dans ce contexte que, accompagné de son ami Simon, Jean va à la recherche de son grand-frère

² Entendons ici « une prise de position par rapport [à un] contenu discursif, (...) un acte conscient, délibéré, stratégique » (Blandine Pennec, 2004).

Roger qui a fugué depuis plusieurs jours. Les indices que les deux compagnons récoltent ça et là révèlent que ce dernier envisage de se rendre clandestinement en Europe où il espère pouvoir réaliser son rêve de footballeur. Le récit des confidences de Roger est verbalisé dans une langue relâchée qui révèle le créole camerounais et la liberté de style du romancier, caractéristique des écrivains migrants africains :

[1] Notre Roger Milla est *go*, lui, en Mbeng ! Il m'a dit qu'il allait *boza* : qu'il irait en Europe à pied (...) En tout cas les gars, à l'heure où je vous parle là-là-là, peut-être qu'il est déjà, lui, au Nigeria en train de tracer tranquillement la route jusqu'en Espagne. Oh, Roger ! Il est fort, ce mec ! Les gars : Real Madrid ! FC Barcelone ! ça ne vous dit rien ? ça ne vous fait pas rêver ? Roger, il va nous rapporter des millions de millions ! Hey, Jean, faudra penser à tonton Mabingo lorsque ton frère sera *lourd*, hein. (LD, p.19)

Malgré les conjectures sur l'impact positif lié à l'éventuelle réussite de Roger, Jean et Simon ont alors pour mission, selon les prescriptions familiales, de le retrouver et de le dissuader de son projet avant qu'il ne sorte du territoire national. C'est ainsi qu'ils voyagent sur ses traces, un voyage qui les conduira de la ville de Douala où ils résident à celle de Garoua en passant par Yaoundé, Ngaoundéré et Maroua, autant de toponymes qui représentent le territoire national camerounais du sud au nord. À tour de rôle, chacun de ces espaces sert de lieu d'énonciation. Le lecteur découvre alors tout au long du voyage des protagonistes un espace romanesque à double visage : d'une part, un Sud-Cameroun (Douala, Yaoundé) d'obédience chrétienne, en ruine et inspirant le chaos (pp.30-31), mais relativement en paix. D'autre part, un Nord-Cameroun (Ngaoundéré, Maroua, Garoua) d'obédience musulmane, au paysage féérique mais profondément meurtri par un terrorisme qui lui confère un visage tout aussi misérable que celui du Sud. La polarisation de ces deux grands espaces d'énonciation est surtout nourrie par ce sentiment d'indifférence qui caractérise les Sudistes face aux exactions terroristes auxquelles les Nordistes sont quotidiennement confrontés. C'est, du moins, le procès que font les Nordistes aux gens du Sud :

[2] Le maghida (...), [explique le narrateur homodiégétique], nous accusait de tirer profit de la menace terroriste qui frappe l'extrême-nord du pays. Il racontait que des nordistes mourraient tous les jours dans des attaques de Boko Haram, et ce, dans l'insouciance générale des gens du Sud (p.45). Les gens [du sud] boivent leurs bières et dansent comme si de rien n'était, alors que ces fous-là ils avancent et nous écrasent de jour en jour, comme des moustiques (LD, p.101).

Face à cette accusation d'un Nordiste, la réaction de quelques jeunes Sudistes semblent lui donner raison : « — Aka ! Va chercher tes vaches au diable ! Laisse-nous manger en paix. Y a quoi ? (...) — Toi, tu prends même ta part d'informations où, mon frère ? (...) », s'offusque un jeune Sudiste (LD, p.45). « — (...) ici c'est le Cameroun de Papa Biya. Nous ne connaissons jamais vos histoires de terrorisme-là » (LD, p.45), ajoute un autre. Ces séquences textuelles révèlent à suffire l'imaginaire psychique d'un peuple partitionné sur des aires géographiques opposées aux mœurs distinctes. Les populations du nord-Cameroun, essentiellement des pasteurs-nomades sont ainsi attaquées pour leurs activités pastorales par leurs supposés frères du Sud qui s'enorgueillissent d'appartenir plutôt du côté du pays où règne la paix en continu, le pays de Papa Biya. L'exaltation du *nous* contre la dénégation du *vous* installe le peuple du nord dans une tension constante entre la virulence verbale de leurs concitoyens du sud et la crise sécuritaire liée aux incursions de Boko Haram dans la partie septentrionale du pays.

Boko Haram est connu comme un mouvement terroriste islamique qui vise à établir un État islamique en réaction à une expansion jugée impérialiste des valeurs occidentales. L'indifférence des Sudistes face aux attaques de ce groupe extrémiste islamique que subissent les Nordistes crée une bipolarité de l'espace romanesque d'autant plus

significative qu'elle remet en question l'idée même d'une nation camerounaise, d'une territorialité camerounaise s'étendant du Nord au Sud. En effet, si on entend la territorialité comme le « rapport individuel ou collectif à un territoire, un espace approprié par un groupe social » (Larousse), il va sans dire qu'« un territoire est l'objet d'affects collectifs et individuels » (Acloque, 2022) qui devraient entretenir un sentiment de fraternité entre ses occupants. Or, on observe que les occupants de ce territoire national ne sont pas soudés par ce sentiment de fraternité qui déclencherait l'empathie et la mobilisation collective face à la menace. Outre cette absence de fraternité et de compassion remettant en question la continuité spatiale du Cameroun du nord au sud, une logique narrative bipolaire structure l'espace romanesque en deux entités géographiques et sociales distinctes du point de vue religieux (christianisme/islam), du point de vue naturelle (paysage urbain chaotique/paysage naturel féérique) et du point de vue sécuritaire (stabilité/terrorisme). Ces constructions antinomiques renforçant la bipolarité spatiale remettent en question l'effectivité de l'unité nationale et du vivre-ensemble au Cameroun. Aussi trouvent-elles un écho favorable dans une chronographie attestant d'une survivance de l'ordre colonial avec ses tendances à la prédation.

1.1.2- Une chronographie qui suggère un passé colonial non révolu

Du point de vue de sa chronographie, le roman exprime une tension permanente entre le passé colonial du Cameroun et son présent post-colonial. En effet, le temps de la narration se veut post-colonial, tel qu'on peut le lire dans l'énoncé suivant : « Simon me dit que cette Nationale III est l'une des routes les plus meurtrières au monde. (...) Il se plaint que **depuis l'Indépendance**³ personne n'ait construit une autoroute sur ce tronçon, pourtant le plus fréquenté du pays. » *LD*, p.31). Le marqueur temporel « depuis l'Indépendance » présuppose un passé colonial et suppose un présent post-colonial. Ce présent post-colonial est cependant confronté à un ensemble de pesanteurs coloniales qui tendent à remettre en question sa postcolonité. Les énoncés suivants en sont une illustration :

[3] Tu verras, mon petit ! Je serai une grande star ! Mes transferts coûteront des millions. On m'appellera pour les publicités de chaussure. Adidas, frérot ! Adidas ! Je finirai par faire la une de Paris Match. Tu verras mon petit ! Tu verras ! (*LD*, p.2)

[4] Ça grouille d'énergie et de vitalité. Toute une foule d'âmes volontaires et douées étudie là, mais avec pour seule ambition de quitter ce campus au plus vite. Partir ! S'en aller coûte que coûte. Partir en Mbeng. Partir chez les Blancs même s'il faut boza, même si l'on a des diplômes en poche. Surtout si on a des diplômes. Il faut partir pour croire en son avenir (...) *LD*, p.40)

[5] En première année, une sélection s'opérait d'elle-même. Beaucoup finissaient par abandonner. (...) D'autres choisissaient de fuir vers l'Eldorado (l'Europe) (*LD*, p.43)

[6] C'est étrange ce qui est arrivé à ton ami. Il voulait absolument jouer au Réal Madrid, au FC Barcelone et tout le tralalala à la con. Il n'est pas le seul à rêver comme un fou. Y en a chaque semaine qui débarquent (...) (*LD*, 66)

[7] Jean sera un grand banquier aux États-Unis d'Amérique ou en Suisse (*LD*, p.8)

L'ensemble des énoncés ci-dessus témoignent d'un contexte social extraverti, marqué par un contraste saisissant entre un ici (Cameroun/Afrique) dysphorique, lieu de genèse des rêves, et un ailleurs (Occident) euphorique où lesdits rêves sont possibles, réalisables. Ils relèvent d'une perception idyllique de l'Occident, attestant de cet « arsenal complexe » que Fanon (1995, p.24) diagnostiqua jadis chez des peuples noirs anciennement colonisés. En contexte post-colonial dont il est question ici, les structures mentales ne semblent pas tout à fait affranchies du mythe d'un Occident de cocagne si savamment construit par le discours

³ C'est nous qui soulignons.

colonial et son cortège de préjugés disgracieux sur l'altérité européenne. Notre choix d'une lecture postcoloniale de cette œuvre trouve ici toute pertinence car le postcolonialisme postule que l'ordre et les discours coloniaux ont survécu à l'érosion du temps et des contre-discours et qu'ils continuent par conséquent d'avoir un impact réel sur les post-colonies.

Le colonialisme, on le sait, œuvra à établir un rapport hiérarchique entre le colonisé et le colonisateur en procédant par une dévalorisation systématique des attributs⁴ du premier et une falsification de son histoire au profit du second⁵. Dans le cas spécifique de l'Afrique, cette infériorisation du colonisé aux ambitions purement mercantilistes fut camouflée par un projet de civilisation prétendant extraire ce dernier de son obscurantisme africain pour des Lumières européennes/occidentales. A travers la perception paradisiaque de l'Occident qu'ils recèlent, les énoncés ci-dessus témoignent d'un contexte social marqué par une « topographie culturelle » (Said, 2000, p.99) occidentalocentrée qui est révélatrice d'une emprise post-coloniale du discours colonial. Entendons par « topographie culturelle » occidentalocentrée une structure d'attitudes et de références régies par des rationalités et des paradigmes occidentaux. Elle entretient et résulte à la fois de ce rapport de centre à périphérie que le discours colonial institua entre l'Europe et l'Afrique, réhabilitant ainsi de façon tacite cette entité géopolitique que fut l'empire colonial.

En effet, avec l'expansion territoriale caractéristique des empires coloniaux, on aboutit à une sorte de rupture des frontières géographiques entre l'ici (colonie) et l'ailleurs (métropole). Colonie et métropole se confondent du point de vue territorial, notamment à cause de l'appropriation du territoire du colonisé par le colonisateur. Elles tendent également à se confondre du point de vue culturel à cause de l'assimilation (ou effort d'assimilation) du colonisé au colon. La déclaration d'indépendance des colonies est un acte juridique qui vient rétablir les frontières politiques entre ces deux espaces géographiques. Elle suppose également un affranchissement culturel du colonisé vis-à-vis des rationalités et des paradigmes coloniaux car c'est à cette condition que l'acte juridique que constitue la déclaration d'indépendance prend tout son sens. Autrement dit, la postcolonité (caractère post-colonial) d'un territoire que suppose une déclaration d'indépendance ne devient effective que lorsque ses occupants reconquièrent leur autonomie culturelle induisant un rapport décomplexé à l'ex métropole. Or dans le cas d'espèce, la perception idéaliste de l'Occident atteste, au contraire, d'une déterritorialisation des logiques coloniales à l'ère de la post-colonie. Étant officiellement en post-colonie, l'ordre colonial persiste avec ses multiples drames. En définitive, la « chronographie » de ce roman rend compte d'un univers diégétique déterminé par des logiques d'une époque coloniale non résolue. Cette réflexion corréle celle de Kengne Gatsing (2023) dans laquelle elle met en lumière la mixité temporelle et l'impossible dissociation des temporalités coloniale et post-coloniale dans *Les Maquisards* de Hemley Boum.

1.1.3. Une figure narrative avertie

Le personnage de Jean, figure narrative de ce roman, est supposé partager avec ses concitoyens cette « topographie culturelle » occidentalocentrée qui situe systématiquement leur réussite socioprofessionnelle en Occident. Et pour cause, ils sont tous façonnés par le même environnement social. Même sa mère n'est pas épargnée de cette emprise de l'ordre colonial qui dicte une perception paradisiaque de l'ailleurs et quasi infernale de l'ici. À ce propos, elle rêve que son fils devienne plus tard « un grand banquier aux Etats-Unis d'Amérique ou en Suisse » (LD, p.8), pas en Afrique et encore moins au Cameroun, cela sous-entend. En considérant cette emprise coloniale qui caractérise l'environnement socio-culturelle de la figure énonciative de ce roman, une relativisation de sa perception des

⁴ Couleur de peau, pratiques culturelles, croyances...

⁵ Cheikh Anta Diop le démontre suffisamment dans son ouvrage suivant : *Nation Nègre et culture. De l'antiquité nègre égyptienne aux problèmes culturels de l'Afrique noire d'aujourd'hui*, Paris, Présence africaine, 1954.

réalités camerounaises s'impose car l'une des particularités du discours colonial c'est qu'il corrompt le jugement du colonisé sur ses propres réalités, notamment parce qu'il l'amène à appréhender son univers à travers les paradigmes et les rationalités du colon, ce qui aboutit inéluctablement sur une perception défavorable de celles-ci. Cependant, on peut constater contre toute attente qu'en dépit de sa présentation chaotique de son monde, cette figure narrative n'est pas un « bozayeur⁶ » (*LD*, p.30). En attribuant exclusivement à la mère de ce narrateur le discours qui exprime le rêve de le voir émigré en Occident, notamment lorsqu'elle lui prédit un avenir professionnel en Suisse et aux États-Unis, l'œuvre émet le doute sur la volonté migratoire de ce personnage-narrateur car pas une seule fois il n'exprime lui-même une quelconque volonté de partir ni dans le présent, ni dans le futur, alors même qu'il évolue au milieu d'une jeunesse convaincue qu'« il faut partir pour croire en son avenir (...) » (*LD*, p.40). Son propos, quoique souvent recadré par le personnage de Simon qui jouit d'une plus grande maturité que lui et qui n'est non plus fasciné par l'idée d'aller étudier en Occident (*LD*, p.92), témoigne d'une grande conscience des drames post-coloniaux et de leurs causes, d'où la tonalité critique de son discours lorsqu'il décrit lesdits drames. Les pouvoirs publics camerounais constituent la principale cible de cette critique car ils sont subtilement présentés, par leur mal gouvernance, comme ceux qui perpétuent l'ordre colonial et les drames qui en découlent. Cette conscience des drames post-coloniaux doublée de la posture critique de la figure narrative confèrent à ce personnage un éthos anti-colonialiste relevant de la vocalité spécifique de l'œuvre car, selon Maingueneau (cité par Meizoz, 2024), « tout discours possède une « vocalité » spécifique qui renvoie à une représentation du corps de l'énonciateur (« corporalité »). Celui-ci joue dans le discours le rôle de « garant » de la parole proférée, et il porte avec lui un « monde éthique » associé dont il convoque les valeurs en vue de susciter l'adhésion de l'auditoire ».

2. Drames post-coloniaux et volonté généralisée d'évasion

À travers une esthétique du tragique renforcée par l'expression des contrastes, le discours de *LD* met en évidence deux grands drames post-coloniaux qui découlent de sa situation d'énonciation précédemment décrite autant qu'ils légitiment son positionnement anti-impérialisme. Il s'agit de la division sociale orchestrée par les religions d'origine coloniale d'une part, de la rupture du contrat social orchestrée par des politiciens exécrables au relent colonialiste d'autre part. La quête d'évasion qui anime la jeunesse apparaît alors comme une réaction naturelle, un instinct de survie face à ces drames post-coloniaux dont le conditionnement mental précédemment décrit est l'une des manifestations majeures.

2.1. Religions d'origine coloniale et fracture sociale

La figure énonciative de ce roman appartient à une famille clanisée. D'un côté, maman Gonda et son bien aimé fils Jean. De l'autre, Papa Claude et son fils préféré Roger. La famille vit dans un déchirement constant découlant du comportement autoritariste d'une mère déterminée à donner un parcours d'intellectuel à tous ses fils mais confrontée au refus de l'un de ces fils (Roger) à laisser tuer son rêve de footballeur : « Elle avait pris pour habitude de le tabasser pour un oui ou pour un non (...) Plus elle se montrait violente, plus [Roger se montrait désobéissant] » (*LD*, p.79), refusant ainsi de céder à la tentative de sa génitrice de lui voler son rêve en lui imposant le sien. Ce déchirement est également dû à la propension alcoolique d'un père très peu ambitieux et incapable de jouer le rôle de chef qui lui revient de droit dans un contexte de patriarcat. Son indolence pousse d'ailleurs son épouse à le renier devant son fils préféré Jean : « Claude est un salaud, tu comprends, mon Choupi ! Un vrai connard. Je me demande comment j'ai même pu passer ma vie avec un sale type comme lui. Un gros porc ! Je prie Dieu que ton frère ne devienne pas comme ça » (*LD*, p.115). Dans son dispositif profanatoire de la figure du Chef de famille, l'usage itératif des axiologiques dépréciatifs polarisés sur l'injure participe non seulement de la violence

⁶ Féru de l'émigration en camfranglais. Le camfranglais est une langue créole camerounaise.

conjugale mais surtout du gommage de l'époux et de son extranéisation. Au-delà des caractérisants dénégateurs du type : « salaud, connard, sale type, gros porc », le démonstratif « ça » dénotant la figure de l'époux complète le tableau de sa déclassification du genre humain et de sa reclassification dans le règne animal. Cette tension, qui se solde par la mort soudaine du père et la fugue de Roger, est fortement entretenue par le pasteur Njoh Solo :

[8] Dieu me montre que tu ne progresseras pas dans ta foi avec ton fils. Eloigne-le de toi. Ne sais-tu pas qu'il suffit d'une graine pourrie dans un grenier pour qu'il en soit dévasté ? Or moi, prophète-serviteur de l'Eternel, je te le dis, ton mari et ton fils Roger sont les graines qui feront pourrir ton grenier. Je dis bien, *tout ton grenier* ! Et c'est grave, ça ! Il faut absolument te séparer de ces gens pour suivre tranquillos tranquille la voie du seigneur. (LD, p.107)

En contexte d'évangélisation, le prétendu prophète-serviteur de l'Eternel s'illustre plutôt comme le chantre de la discorde, l'apôtre du mal et le piètre conseiller de la femme au foyer. Ses modules de formation participent du lavage systématique du cerveau des personnes à vulnérabilité accrue. En situation de prédation spirituelle, les conséquences ne se font pas attendre. À la suite du conditionnement mental administré à maman Gonda par ce pasteur, cette dernière opte pour une thérapie de prières là où la raison aurait voulu qu'elle transporta urgemment son époux dans un centre hospitalier. Le narrateur explique :

[9] Elle avait suivi à la lettre les conseils du pasteur. Sans lui, jamais elle n'aurait gardé papa à la maison, elle l'aurait conduit à l'hôpital dès ses premiers malaises. Mais elle y croyait. Elle y croyait dur comme caillou. L'huile bénite, l'eau bénite, le sel béni, ses genoux écorchés à force de prier, sa Bible... autant d'armes de guerre qu'elle utilisait contre le malin qui possédait son mari, mais surtout son fils. (LD, p.106)

Les effets perlocutoires du discours de prêche anesthésient le potentiel cognitif et rationnel de la croyante qui obéit aveuglement aux principes dogmatiques du religieux. Par un réseau lexical qui coule de source, le point de vue narratif tourne en dérision des pratiques religieuses en désaccord avec le bon sens et aux conséquences désastreuses. La mort tragique du père, sans soins ni accompagnement nécessaires au nom de la prière en est un indicateur. À l'image du politicien qui, comme nous le verrons plus bas, vit du racket d'une population dont il est supposé assurer la prospérité, le pasteur Njoh Solo est en réalité un aigrefin qui profite de la vulnérabilité de ses fidèles pour s'enrichir. C'est du moins l'image de ce pasteur qui transparait des propos la figure narrative :

[10] « Donnez pour recevoir » : le pasteur Njoh Solo parlait ainsi. Et maman avait donné. Oh qu'elle en avait donné, des liasses de billets pour la quête et pour la dîme. Son problème avec Roger l'obsédait tant qu'il fallait toujours qu'elle glisse un petit quelque chose dans la main de Dieu pour qu'il le mît au top de Ses priorités. (LD, pp. 83-84)

Le procès de la religion importée et pentecôtiste en l'occurrence, aux conséquences plurielles, est donc sans appel. L'ironisation à l'extrême des pratiques religieuses, la comparaison du Livre Saint aux munitions pour construire l'isotopie de la guerre au sein de l'Église [9], le dévoilement de l'extorsion pécuniaire voilée sous forme de la dîme [10], et le processus d'édification de la foi inébranlable en cet ordre religieux [8] constituent les procédés de déconstruction des valeurs du christianisme occidental. Le narratif romanesque ne limite pas l'impact négatif des religions d'origine coloniale à la cellule familiale. Il l'étend sur l'ensemble de la société. On note à cet effet qu'autant le pasteur Njoh Solo est responsable du clanisme qui déstabilise la famille de maman Gonda, autant « les fou

d'allah » (*LD*, p.86) qui font régner la terreur dans le Nord du Cameroun sont responsables du clanisme qui sépare les Nordistes des Sudistes.

Ainsi, à travers le rôle du pasteur Njoh Solo dans la déchéance de la famille de maman Gonda d'une part, à travers le rôle des « fou d'allah » dans la division entre le Nord et le Sud du pays d'autre part, le programme narratif de ce roman relève un drame post-colonial majeur qui est celui de l'endoctrinement religieux. De fait, le conditionnement spirituel et des dégâts qui en découlent met en évidence le contraste saisissant entre l'humanisme affiché de ces religions et leur vénalité, entre l'exigence morale qu'elles promeuvent et leurs pratiques immorales, entre leur prétention à une élévation spirituelle et leur mondanité, entre leur culte de l'amour et de la tolérance d'une part et leur comportement haineux⁷ d'autre part, entre leur vocation à rassembler l'humanité et leur tendance à la division. Cette rhétorique du contraste s'invite dans le champ politique pour caricaturer l'élite politique camerounaise.

2.2. Politiciens exécrables et rupture du contrat social

Le portrait du politicien camerounais qui découle de *LD* est celui d'un homme essentiellement exécutable. Les axiologiques minoratifs tels que : corrompu, incompetent, nombriliste, prédateur, et démagogue verbalisent ses traits d'imperfection par lesquels il plonge son pays dans la déchéance. En effet, l'œuvre attribue une part de responsabilité des drames de la post-colonie camerounaise à la mal gouvernance. L'isotopie de la prévarication et du dysfonctionnement structurel est construite dans les extraits suivants pour mettre en lumière la défaillance générale du système :

[11] La route de la mort. (*LD*, p.30)

[12] La Nationale III est l'une des routes les plus meurtrières au monde [car depuis l'Indépendance [aucun politicien n'a pensé à doter le Cameroun d'] une autoroute sur ce tronçon, pourtant le plus fréquenté du pays [et reliant le Cameroun aux pays voisins tels que] le Tchad et la République centrafricaine. (*LD*, p.31)

[13] L'institutionnalisation d'un système de promotion par le bakchich. (*LD*, p.54)

[14] La défaillance du service public. (*LD*, p.49)

[15] L'exclusion sociale de ceux qui ne disposent pas de quelques billets de banque « pour adoucir le cœur » des décideurs (*LD*, p.100).

[16] Routes impraticables jonchées « de nids-de-poule » et de « cratères » (*LD*, p.29)

[17] Absence d'eau potable (*LD*, p.109)

[18] « Bambins chétifs, pieds nus et crasseux » qui trainent dans les rues, obligés d'affronter toutes sortes de dangers pour assurer leur pain quotidien (*LD*, pp.36 ; 98)

[19] Clochardisation de l'enseignant et précarisation du système éducatif — avec des gymnases transformés en amphithéâtres par manque de salle de cours (*LD*, pp. 42 ;101)

[20] Ambiance urbaine chaotique (*LD*, pp.29-30 ;110)

[21] Inaptes à répondre aux préoccupations des populations, les décideurs « laissent pousser les églises pentecôtistes comme de la mauvaise herbe » (*LD*, p.85)

⁷ À ce propos, maman Gonda manifeste une haine viscérale contre les Bamilékes.

Ces séquences du discours narratif de Max Lobe s'illustrent comme une véritable autopsie d'une société de crises et en crise, où décrépitude et déliquescence se côtoient, où la rationalité s'évapore face aux instruments du conditionnement religieux, où la prolifération des églises de réveil devient un danger pour la cohésion sociale aussi bien que pour l'équilibre familial. En situation post-coloniale, la place centrale accordée aux églises de réveil corrobore la méthode⁸ en vigueur en colonie qui consista jadis à faire de l'église un important levier d'assujettissement des peuples colonisés. Dans un système où l'incompétence administrative est à son apex, le foisonnement des églises devient un palliatif pour contenir le désespoir et les angoisses, pour assurer un « lavage de cerveau » (*LD*, p.109), détourner l'attention des populations des causes réelles de leurs malheurs afin d'apparaître comme des sauveurs à travers le don de quelques victuailles de temps à autre (*LD*, p.108). Au regard de ces considérations, il ressort en que l'appareil gouvernemental est au cœur de cette tragédie sociale. Pour s'en convaincre, le dispositif narratif de *LD* procède par une représentation antithétique de la richesse naturelle du pays et de la volonté généralisée d'évasion qui anime ses citoyens, posant ainsi subtilement le problème de la mauvaise gestion du pays :

[22] Qu'on nous explique pourquoi les gens veulent *sauf que go*. Qu'est-ce qu'ils fuient ? Depuis que nous avons quitté Douala, toi-même tu as vu de tes propres yeux comment le pays est beau, riche. Il y a tout ici. Je dis bien *tout*. Mais les gens préfèrent quand même *go*, même s'il faut mourir en route, même si on va les traiter comme des animaux là-bas, ils veulent que *go*. (*LD*, p.109)

Le questionnement de l'instance énonciative revêt plutôt une démarche philosophique car la question oratoire qui est précédée par une requête formelle est plus une invite à la prise de conscience de degré de déliquescence de la société et de désaffection de la terre natale au point où partir à tout prix devient une modalité d'existence. Partir et vivre ou rester pour mourir est un dilemme auquel est confrontée la jeunesse camerounaise voire africaine en ce début du XXI^e siècle.

Dans son écriture du contraste, l'auteur de *LD* met également en parallèle l'indigence des populations et l'opulence de l'homme politique dont la figure la plus représentative est celle de « papa président ». Un ivrogne le témoigne : « Le paradis, c'est le pa-palais de notre Papa président à Etoudi » (*LD*, p.94). En comparant le palais présidentiel au paradis, l'œuvre le laisse apparaître à la réception comme une oasis de bien-être au milieu de ce champ de ruines et de misère que constitue le reste de la société ; ce qui confère à l'homme politique camerounais l'image d'un colon dont on connaît le nombrilisme et le sens de la prédation. Celui-ci apparaît en effet comme un exploiteur-jouisseur qui vit aux dépens des populations, ce qui relève d'une violation du contrat social. Ce portrait du décideur politique camerounais est en congruence avec l'analyse de Kengne Gatsing (2021) sur l'élite politique camerounaise postcoloniale dans *Le Bourbier* du dramaturge Oyono Mbia. Dans ces conditions, le colonialisme sans colon semble plus pervers et n'a d'impact sur les administrés que le désir de s'éloigner.

2.3. Quête d'évasion

Consécutivement aux drames post-coloniaux précédemment décrits, la société camerounaise qui transparait dans ce roman est une société profondément divisée depuis la cellule familiale, un pays dont les fondements du vivre-ensemble sont ébranlés par des institutions politiques et religieuses de type colonialiste qui violent le contrat social au profit des intérêts égoïstes. En entretenant le clanisme au sein de la famille et de la société

⁸ Celle que décrit Léopold II dans son célèbre discours de 1883 à l'adresse des missionnaires belges en partance pour l'Afrique.

camerounaises, le Christianisme et l'Islam vident ces deux institutions de leur essence qu'est le vivre-ensemble. En ajoutant à cette dérive religieuse le comportement prédateur ou colonialiste de la classe politique, l'œuvre sous-entend une situation de rupture du contrat social, une situation de défaillance du corps social qui s'accorde avec sa scénographie dont on a vu qu'elle relevait d'un prolongement de l'ordre colonial. En effet, les valeurs du colonialisme sont antinomiques de celles que prescrit la vie en société car l'ordre colonial fait primer le droit de la force sur la force du droit. Entre les affrontements sociaux inhérents à l'intolérance religieuse, la misère sociale consécutive à la mal gouvernance et la persistance d'un conditionnement mental d'origine coloniale qui situe d'emblée la réussite sociale dans un ailleurs occidental paradisiaque, le Cameroun apparaît comme une vaste prison à ciel ouvert dont les habitants ne rêvent que d'une seule chose : s'en évader. Cette volonté d'évasion s'illustre de deux principales façons : l'éthylisme et l'émigration. Dès la première page du roman, la thématique de l'ivrognerie est présente :

[23] Il est bientôt minuit à Bonamoussadi, quartier résidentiel au nord de la ville de Douala. Vers la boulangerie Bijou, à quelques blocs de notre maison, des bars ferment dans un bruit métallique de chaînes et de cadenas. Des soûlards béguètent. Ils exigent une dernière bière : « Sinon on cas-casse tout ici-là ! » Les tenancières à la voix fluette rigolent et les envoient paître : « Allez, dégagez ! Bande d'ivrogne ! » (...) A une centaine de mètres, rue centrale, le très fréquenté bar Empereur Bokassa répand les hits cadencés de la saison. (LD, p.4).

Elle reste constante tout au long de l'œuvre à travers un certain nombre de personnages, notamment le personnage de Claude dont « l'ébriété latente [est présentée par la figure narrative comme] son état ordinaire, son état de lucidité » (LD, p.105). « Même au volant, précise-t-il, maman lui disait : « Claude ! C'est la bière que tu fabriques qui va finir par te tuer » » (LD, p.105). Elle s'observe également à travers le personnage anonyme que Jean et Simon rencontrent dans le train qui les mène à Garoua (p.94). En effet, l'alcoolisme relève d'un comportement psychoactif qui rend compte d'une incapacité du concerné à affronter la réalité de son existence. C'est une volonté d'échapper illusoirement à celle-ci. À cet effet, l'alcoolisme relève, pour l'alcoolique, d'une sorte d'exil dans un paradis artificiel. C'est une échappatoire face à une réalité — celle du Cameroun dans le cas d'espèce — jugée insupportable.

La volonté de s'évader du Cameroun s'illustre également dans l'œuvre par cette fièvre migratoire qui anime tout le monde, la jeunesse en particulier, « une foule d'âmes volontaires et douées [qui] étudie avec pour seule ambition (...) de partir ! S'en aller coûte que coûte. Partir en Mbeng » (LD, p.43). Ce rêve de l'ailleurs est d'autant plus généralisé qu'il crée le métier de « passeur » consistant à jouer les entremetteurs ou facilitateurs dans la mise en œuvre d'un projet migratoire. En effet, sachant que c'est « l'espoir qui fait vivre », partir s'impose ici comme un impératif, une question de survie car « il faut partir pour croire en son avenir » (LD, p.40) parlant d'avenir, la structure textuelle loge celui du héros dans une passion footballistique qui ne rencontre malheureusement pas les conditions nationale nécessaires à sa réalisation.

3. Symbolique de l'impossibilité de pratiquer le football en contexte de rupture du contrat social

Tout discours implique l'existence d'un ordre discursif à légitimer ou à délégitimer. LD émerge dans un interdiscours⁹ post-colonial qui fonde les drames post-coloniaux sur la propension néocoloniale des anciennes puissances coloniales. S'il est vrai que cette thèse ne manque pas de se faire entendre dans le roman, notamment à travers ce personnage

⁹ « Ensemble des unités discursives (relevant de discours antérieurs du même genre, de discours contemporains d'autres genres, etc.) avec lesquelles un discours particulier entre en relation implicite ou explicite » (Maingueneau, 2002, p.324).

anonyme qui prétend que l'instabilité sociopolitique du Nord Cameroun est entretenue par « les Blancs » (*LD*, p.101), il demeure que cette voix n'est pas celle de l'œuvre. Nous avons vu que tout en situant son héros dans un contexte post-colonial dysphorique rendant impossible la pratique de sa passion footballistique, le narratif de *LD* attribue la responsabilité de cette dysphorie à des égoïsmes internes qui mettent à mal le contrat social et le vivre-ensemble que celui-ci implique. Le motif footballistique à l'origine de l'émigration du personnage principal de ce roman est dès lors fort significatif. En effet, l'impossibilité du héros de ce roman de pratiquer sa passion footballistique dans son pays natal est la symbolique même de la rupture de ce contrat social.

En effet, *LD* donne à découvrir une société camerounaise fracturée depuis la cellule familiale par un nouvel ordre colonial incarné par des pouvoirs politique et religieux peu soucieux du devenir collectif. C'est donc une société défailtante, notamment si on s'inscrit dans la perspective Rousseauiste. Dans *Du contrat social* (1762), Rousseau relève que pour sortir de l'« état de nature » régi par la loi du plus fort et accéder à l'« état civil » régi par la force du droit, « chaque homme engage sa force et sa liberté, instruments premiers de la défense de ses intérêts, dans une association qui défend et protège de toute la force commune la personne et les biens de chaque associé ». C'est ce qu'il appelle Contrat social. Les membres de la société sont donc unis dans un seul et même corps social qui exclut les comportements clanique et prédateur¹⁰ de l'état de nature au profit du vivre-ensemble encadré par le Contrat social précédemment défini. Il y a, à cet effet, une défaillance sociale lorsque des intérêts claniques priment sur l'intérêt général, lorsque la classe dirigeante, détentrice de la force collective, s'en sert au détriment de l'intérêt général. La mutualisation des forces et la redistribution équitable des richesses constituent les leviers essentiels de la constitution du corps social et du vivre-ensemble. Si chaque citoyen soumet sa personne à la suprême puissance de la volonté générale, c'est uniquement pour recevoir de cette volonté générale la protection et la garanti de ses intérêts en tant que membre à part entière du groupe. Aussi la violation de ce Contrat social induit-elle une rétrogradation de la société dans le statu quo ante. L'univers diégétique de *LD* présente un contexte où la puissance de la volonté générale a été dévoyée par ceux qui l'incarne pour combler leurs intérêts égoïstes au détriment de l'intérêt général. Le contraste saisissant entre le confort des dirigeants et l'inconfort du peuple n'est donc que la manifestation la plus évidente de cette rupture du Contrat social, tandis que l'émigration footballistique du héros en est la métaphore.

Le football est un sport collectif fondé sur les valeurs de solidarité, d'entraide, de tolérance, de respect des règles (fair-play) et de dépendance mutuelle. Même les exploits individuels ne sont possibles dans ce sport que parce qu'il y a un déploiement de l'effort collectif ; et c'est à ce titre que les joueurs qui reçoivent des distinctions individuelles (meilleur joueur, meilleur buteur, meilleur gardien...) au cours d'une compétition ont tendance à les dédier à l'ensemble du groupe. Les victoires comme les défaites y sont essentiellement collectives. Les footballeurs jouent les uns pour les autres et chacun ne trouve sa satisfaction individuelle que dans la satisfaction de l'intérêt général. Chaque footballeur est pour ainsi dire lié à un groupe par un contrat sportif qui donne la primauté au groupe, à tel enseigne que la sélection d'un joueur dans un groupe est avant tout dictée par son apport à ce groupe. C'est ce contrat sportif qui prescrit la solidarité, l'entraide et la tolérance vis-à-vis des coéquipiers. C'est le même contrat qui astreint chaque joueur au respect des règles du jeu à l'intérieur de son groupe et dans ses rapports à l'adversaire. En clair, le contrat sportif¹¹

¹⁰ C'est ce comportement de prédateur qui permet à l'instance politique incarnée par Papa président de vivre dans un confort digne du paradis quand le reste de la société croupit dans une misère digne du pandémonium. C'est le même comportement qui permet l'instance religieuse incarnée par le pasteur de Njoh Solo de vivre aux dépens de ses adeptes incarnés par maman Gonda.

¹¹ Qu'il faut distinguer du *contrat tout court* que chaque joueur formalise avec son club et qui définit les modalités de son séjour dans ledit club. Le *contrat tout cours* englobe donc le *contrat sportif* dont il rappelle les principes essentiels.

structure le comportement du joueur au sein de son groupe de manière à favoriser le vivre-ensemble dans ce groupe dans l'intérêt de tous et de chacun. Il n'est donc pas différent du contrat social. Dès lors, la nécessité pour Roger de devoir s'évader du Cameroun pour réaliser sa passion footballistique n'est pas un choix anodin dans un contexte social où l'individualisme prime sur le collectif : c'est la métaphore de cette rupture du Contrat social induisant un contexte qui, tout en étant inapte à la pratique du football, ne garantit pas son avenir¹² ou ce qu'il conviendrait d'appeler ses intérêts de citoyen.

Conclusion

À l'entame de cette étude, nous nous proposons de questionner la symbolique de l'impossibilité de pratiquer le football, sans doute le sport collectif par excellence, dans un univers diégétique marqué par des logiques claniques et prédatrices qui mettent à mal l'intérêt collectif. L'analyse a montré qu'en fondant son énonciation dans une scène de parole structurée par l'orthodoxie coloniale, *LD* donne à lire la volonté d'évasion généralisée qui est caractéristique de son univers diégétique comme une conséquence de la rupture du Contrat social qu'induit cette orthodoxie; une rupture qu'il fait constater par un ensemble de drames post-coloniaux dont la responsabilité majeure est attribuée à une élite politique et religieuse engluée dans des pratiques de prédation et de clanisme dignes d'un nouvel ordre colonial. Dans cette quête d'évasion généralisée, l'émigration footballistique prend une connotation particulière : elle métaphorise un corps social défaillant dont la rupture du contrat social est en tous points comparable à celle du contrat sportif qui astreint le sportif, comme le citoyen, à ne combler ses intérêts particuliers que dans la défense de l'intérêt général. *LD* rame ainsi à contre-courant de ce discours dominant dans les post-colonies africaines qui tend à déresponsabiliser les Africains faces aux drames post-coloniaux en mettant en avant une présence néocoloniale des anciennes puissances coloniales européennes.

Corpus

Lobe, M. (2018). *Loin de Douala*, Éditions ZOE.

Références bibliographiques

Acloque, D. (2022). « Frontière désertique, front pionnier et territorialisation. Approche à partir du cas égyptien », *Géoconfluences*, [En ligne], URL : <https://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/dossiers-thematiques/geographie-critique-des-ressources/articles/front-pionnier-delta-nil-egypte>, page consultée le 16/8/2024

Fanon, F. (1995). *Peau noire, masques blancs*, Paris, Éditions du Seuil.

Juompan-Yakam, C. (2018). « Littérature : avec Loin de Douala, Max Lobe fait l'éloge de la légèreté », *jeuneafrique*, [En ligne], UR : <https://www.jeuneafrique.com/mag/553263/culture/litterature-avec-loin-de-douala-max-lobe-fait-leloge-de-la-legerete/>, page consultée le 16/8/2024.

¹² Roger rêve de devenir un footballeur professionnel dans un contexte social où les conditions ne sont pas réunies pour réaliser un tel rêve.

Kengne Gatsing, L. (2021). « Caractérisation burlesque et caricature de l'élite politique camerounaise postcoloniale : *Le Bourbier* ou la poétique du désenchantement », *Paradigmes*, Volume 4, Numéro 2, pp 35-52

Kengne Gatsing, L. (2023). « Vivre au présent et présentifier le passé : *Les Maquisards* ou la poétique testimoniale d'une décolonisation manquée du Cameroun » In Ekorong, Alain Fleury ; Ngamaleu, Armel Jovensel et Premat, Christophe (éds). *Poétiques et politiques du témoignage dans la fiction camerounaise contemporaine*. Bruxelles : Peter Lang.

Maingueneau, D. (2004). *Le discours littéraire : paratopie et scène d'énonciation*. Paris : Armand Colin.

Maingueneau, D. (2005). *L'analyse du discours et ses frontières*, pp. 64-75, in Dominique Maingueneau (éd), *Marges linguistiques*, N° 9, *Studi Francesi*, 148 (XLX | I) | 2006, 213-214.

Maingueneau, D. (2024). Scénographie épistolaire. [En ligne], URL : <http://dominique.Maingueneau.pagesperso-orange.fr/pdf/Scénographie-epistolaire.pdf> page consultée le 23 août 2024.

Maingueneau, D. (2002). « Interdiscours », in P. Charaudeau et D. Maingueneau (éds), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil. pp.324-326.

Meizoz, J. (2004). « Scénographie », dans Anthony Glinoe et Denis Saint-Amand (dir.), *Le lexique socius*, URL : <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/168-scenographie>, page consultée le 23 août 2024.

Pennec, B. (2004). « Positionnements énonciatifs évolutifs : le cas des réajustements discursifs », *Anglophonia*, [En ligne], URL : <https://journals.openedition.org/anglophonia/3944>, page consultée le 12/10/2024.

Rousseau, J-J. (1762), *Du contrat social*, [édition en ligne], version du 7 octobre 2012. URL : <http://www.rousseauonline.ch/Text/du-contrat-social-ou-principes-du-droit-politique.php>.

Said, E. (2000). *L'Orientalisme. L'Orient crée par l'Occident*. Paris : Seuil